

Juste après le silence de Sacha Zamka

Chroniqué par Iren Mihaylova

D'après le silence d'un monde sans



Antonio Stoyanov, aquarelle sur papier, 2025.

Un cri qui se dessine plutôt qu'il ne dit. Un cri non-cru du vide trop plein après le silence. Silence de trop de disparu de ce cadavre du visage-masque. D'un visage-masque d'un dieu qui manque. Le Je lyrique se retrouve devant le combat d'un Zarathustra dont le lieu n'est pas certain et le dieu n'est pas mort, faute de n'avoir jamais existé. Car ce soulagement du sang qui coule « de [la] cuise à [la] jambe » et les larmes salvatrices évoquées en début du recueil qui plus tard se montrent

« consolatrices », viennent-ils d'une perte ou d'une non-perte car comment perdre ce que l'on n'a jamais eu ? Or, Sacha Zamka nous démontre que c'est possible. Des vers néo-lyriques et existentiels qui nous font respirer au tact des silences, au rythme de ce silence « de dimanche au dimanche » où le temps éternel manque depuis une éternité qui s'arrête à onze heures (est-ce l'heure du réveil ou du coucher ?), juste après, car l'existence même de l'égaré de l'éternité est ici interrogée et toute certitude d'ailleurs, même celle de la douleur qui pour autant est palpable. Se dévoile ici un paradoxe extrêmement rare : il existe dans le fait de ne pas exister. Sur chaque tombe où il pleure et le tombeau est vide. Chaque tombe pour autant est tombé du reste, le *Je* lyrique – pris dans une poignante quête de faire vivre les mots (les morts), non car il ne sait pas qu'il est artiste comme il dit, mais car il affirme que le triomphe est passé à côté de lui. Or, non pas car il n'est pas à portée de main mais c'est bien la main - l'autre main - qui n'est pas tendue vers le *Je* pour être saisie. C'est l'écriture qui la cherche et la crée pour l'ancrer.

L'idée de l'ancrage/encrage me paraît ici primordiale car la forme, la tonalité et le mode du recueil sont construits tels une partition qui respecte les lois de la nature dans une nature tombée en morceaux. La référence à Nietzsche fait constamment revenir le courage et le déchirement face à un monde tombé d'idéaux. Ce qui est marquant ici est la force de la liaison et du dire musical qui fait, d'après le silence, une musique du muet, une pantomime du geste, qui, en se faisant, rend le *Je* visible à soi-même. Encore plus, elle le rend singulier, il y aussi une perceptible incapsulation dans un hors-temps et un hors-sujet qui permettent à l'auteur de ne pas retomber dans les banalités de la poésie néo-lyrique, ce qui est en soi difficile à trouver, ainsi que de sortir de la lamentation. Il faut de la noblesse et une capacité de percevoir le sensible qui ne manquent pas à ce poète contemporain qui a intégré la leçon du maître proustien : aucune facilité existentielle et aucun raccourci intellectuel ne peuvent répondre à la question existentielle de sa place dans un monde insensé. Tant de philosophie et d'humilité sensible dans un seul recueil dont les résonances silencieuses se multiplient, réverbérant comme les pas des pieds qui traînent des jambes lourdes mais qui n'arrêtent jamais d'avancer,

quitte à perpétuellement revenir et retomber dans leurs travers. À travers justement, ce serait aussi le Je. Sans ou avec le-sang (saint/sans)-dieu.

Juste après le silence, Sacha Zamka, Citadel Road éditions, 2025.

Tous droits réservés à l'espace de création contemporaine Peau Électrique.